

JEAN-JACQUES
LEFRÈRE

PHILIPPE
ORIOLO

LA FEUILLE QUI NE TREMBLAIT PAS

— ZO D'AXA ET L'ANARCHIE —



FV

Au fil de l'histoire

Flammarion

Extrait de la publication

JEAN-JACQUES
LEFRÈRE

PHILIPPE
ORIOLO

LA FEUILLE QUI NE TREMBLAIT PAS — ZO D'AXA ET L'ANARCHIE —

La feuille? Un placard subversif que rédigeait, à la toute fin du XIX^e siècle, un homme qui s'était inventé le nom de plume de Zo d'Axa et qui fut en relation avec nombre d'écrivains et d'artistes majeurs, comme Fénéon ou Pissarro.

Il ne fut pas une seconde plume, ce pamphlétaire, ce révolté qui fustigea à peu près toutes les arcanes de la Société, jetant ses vérités et ses sévérités avec une encre corrosive qui lui valut procès, exils et séjours en prison.

En suivant son existence, riche en aventures, on découvre un homme au destin hors du commun, on sent surtout palpiter toute une époque, à travers le mouvement anarchiste qui, au temps de Ravachol et autres dynamiteurs, fit trembler une capitale traumatisée par des attentats à l'explosif.

Mais pour Zo d'Axa, l'anarchie, c'était déjà une forme d'ordre. Par son refus de toute adhésion à ce qu'il ne lui plaisait pas de faire ou d'être, il a donné un sens nouveau aux mots *liberté* et *indépendance*.

Jean-Jacques Lefrère est professeur de médecine et historien de la littérature.

Philippe Oriol est historien, spécialiste de l'affaire Dreyfus.

Au fil de l'histoire

Flammarion

Extrait de la publication

La feuille qui ne tremblait pas

Zo d'Axa et l'anarchie

Jean-Jacques Lefrère et Philippe Oriol

La feuille qui ne tremblait pas

Zo d'Axa et l'anarchie

Flammarion

AVANT-PROPOS

Raconter l'existence d'un personnage aussi « en dehors » que Zo d'Axa n'est pas seulement retracer l'histoire d'un destin hors du commun. De voyages en revues, de revues en prison et de prison en livres, Zo d'Axa fut aussi un « agent littéraire » — un passeur, comme on ne disait pas à son époque. Directeur de périodiques à la parution plus ou moins régulière, ami d'un grand nombre d'écrivains et d'artistes — il fut proche d'un Fénéon et d'un Pissarro —, il peut aussi nous apparaître comme un guide à travers cet « avant-siècle » dont il fut à la fois acteur et témoin. Dans son sillage, défilent bien des figures marquantes, bien des personnalités à peu d'autres pareilles. On entend aussi, dans ce Paris des années 1890, exploser quelques bombes, tandis que gravitent autour de d'Axa quelques « jeunes » que ne laissaient pas insensibles les charmes de la vierge rouge et noire.

Pour autant, si l'on assiste à une sorte de chronique de la « terreur noire », qu'on ne s'attende pas à suivre avec Zo d'Axa l'itinéraire et la pensée d'un militant. Il fut peut-être un anarchiste, même s'il en refusa toujours l'étiquette, mais il le fut à sa manière : un réfractaire plus qu'un « compagnon », un révolté plus qu'un révolutionnaire. Zo d'Axa, « ce hors-la-loi, ce hors d'école, cet isolé chercheur d'au-delà », comme il s'est défini lui-même, est toujours resté *en dehors*.

Chapitre I

GALLAUD AVANT ZO D'AXA

Où il sera question des ancêtres et des parents du futur Zo d'Axa et où l'on suivra Alphonse Gallaud en Algérie, en Belgique, en Suisse et en Italie.

On ne s'appelle pas Zo d'Axa. Le nom de naissance du personnage qui opta, à l'âge adulte, pour ce pseudonyme bizarre et cinglant était *Alphonse Victor Charles Jules Gallaud*. Il était né le 24 mai 1864 à Paris, dans une famille aisée de la grande bourgeoisie catholique. Son père, Charles Gallaud, était ingénieur civil et demeurait 48, boulevard Pigalle. Sa mère était née Julie Adèle Damoiseau. À la naissance de leur fils, Charles et Julie Gallaud avaient respectivement trente-deux et dix-neuf ans. Ils s'étaient mariés un an plus tôt. Le couple eut un autre enfant, une fille prénommée Marie, qui fut sculpteur et voyagea intensément¹. Née le 19 mars 1867, elle était de trois années la cadette de son frère Alphonse.

Une tradition familiale faisait descendre Alphonse Gallaud du fameux Jean-François de Galaup, comte de La Pérouse, parti en 1785 pour une expédition de découverte autour du monde et dont les frégates *La Boussole* et *L'Astrolabe* avaient fait naufrage au large de l'île de Vanikoro, dans l'archipel du Vanuatu, en Polynésie. La Pérouse et ses compagnons avaient été tués par des insulaires — encore le fait n'a-t-il jamais vraiment été démontré — et les épaves de leurs vaisseaux furent retrouvées en 1828 par une expédition commandée par Dumont d'Urville. Auriant, qui avait recueilli les confidences d'un intime de Zo d'Axa, Adolphe Tabarant, ne cachait pas son scepticisme sur cette ascendance prestigieuse : « Il se prétendait descendant de

1. Marie Gallaud visita longuement l'Extrême-Orient, notamment le Tibet dans un déguisement masculin, et publia à partir de 1929 des ouvrages sur le bouddhisme, que salua l'Académie française. Elle produisit des sculptures de bronze représentant des bustes de femme. On lui doit aussi de belles photographies prises pendant ses voyages, qui furent reproduites dans *L'Illustration*. Elle décéda le 22 décembre 1945 à Neuilly. Elle était restée célibataire.

Lapérouse, contre toute vraisemblance, les Galland [sic] n'ayant rien de commun, pas même l'orthographe du nom, avec les Galamp [sic] de Lapérouse¹. »

Si Zo d'Axa n'a pas eu d'ancêtre grand navigateur, son arrière-grand-père, Louis Damoiseau, qui était vétérinaire, avait été envoyé en Syrie par Sa Majesté Louis-Philippe afin d'en rapporter des étalons destinés aux haras royaux. La relation de son périple fut publiée en 1833, de manière posthume, chez H. Souverain, sous le titre *Voyage en Syrie et dans le désert, par feu Louis Damoiseau*.

Le grand-père maternel de Zo d'Axa n'était pas non plus le premier venu. Beuceron d'origine, ce Damoiseau possédait et dirigeait à Asnières une laiterie médicale qui lui avait été léguée par sa mère. L'établissement — trente-deux vaches qui produisaient trois cents litres de lait par jour — bénéficiait de la recommandation de praticiens parisiens connus et fournit un jour un « lait médicamenteux » au comte de Paris souffrant. En 1870, alors que le rationnement faisait s'allonger les files d'attente devant toutes les boutiques d'alimentation de la capitale assiégée, Damoiseau laissera pantois Georges Clemenceau, maire de Montmartre, en lui proposant de distribuer gratuitement son lait aux enfants de sa circonscription. Le futur Tigre racontera, non sans quelque théâtralité, la visite de ce laitier dont l'allure physique ne passait pas inaperçue :

[...] le maire de Montmartre vit un jour entrer dans son cabinet un grand vieillard à la longue chevelure blanche, charpenté, musclé en pourfendeur de malandrins, le chapeau sur l'oreille et la cape espagnole fièrement rejetée sur l'épaule. L'homme étrange se découvrit d'un grand geste qui déroula noblement le manteau et avec l'exquise urbanité des grandes traditions françaises me déclara, d'une voix douce et comme timide, qu'il avait une proposition à me faire. Sa communication fut d'ailleurs très brève.

– Tout le monde donne ce qu'il a, n'est-ce pas ? Eh bien ! moi, j'ai du lait. Voulez-vous cent litres de lait par jour pour les enfants et les malades ?

– Cent litres par jour ?

– Oui, cent litres de lait de vache, avec dix litres de lait d'ânesse en plus.

– Que vous donnez ?

– Que je donne.

– Et qu'est-ce que vous demandez ?

– Je demande que vous les fassiez prendre et que vous les répartissiez entre les pauvres gens.

– C'est tout ?

– C'est tout, voici ma carte.

L'homme se lève, salue et, majestueusement drapé, disparaît.

1. Auriant, « Georges Darien et *L'Escarmouche* », in *Trois fragments de la vie de Georges Darien*, À l'Écart, 1990.

La carte porte ces mots : Damoiseau, de la nourricerie médicale, ex-fournisseur du Prince royal.

Consulté sur l'énigme, un adjoint déclare que c'est un fou, comme nous en voyons tout le jour. Je lui remets la carte à tout hasard. Il se renseignera.

Le lendemain matin, à la première heure, le donneur de lait était dans mon cabinet, et d'une voix sévère :

– Ah ça ! pourquoi n'avez-vous envoyé personne chez moi ? Vous n'êtes donc pas un maire sérieux ?

– Et vous, vous n'êtes donc pas fou ?

On s'expliqua. C'était vraiment un don, un don royal qu'apportait ce bourgeois magnifique. Cent litres de lait à vendre par jour pendant le Siègè. C'était un coup de fortune inouï. L'excellent homme n'y avait pas songé¹.

Au cours des premières années de la Troisième République, Clemenceau allait se lier d'amitié avec ce Damoiseau qui lui parlait volontiers de son grand-père, mousquetaire de Louis XV. Le laitier retiré lui rendait visite aux bureaux de *La Justice* et dînait chez lui une ou deux fois par semaine. Clemenceau a relaté une anecdote qui reflète le tour d'esprit du personnage. En 1852, Damoiseau avait été invité à un banquet de bonapartistes présidé par le général Fleury — et dont les toasts étaient peu ou prou des appels déguisés au coup d'État. Vint le tour du grand-père de Zo d'Axa : « — Messieurs, je bois au second Napoléon qui nous débarrassera, sans doute, de la seconde République, comme le premier nous a débarrassés de la première... » Il fut vivement applaudi et, à la fin des agapes, le général Fleury alla le trouver : « Vous êtes des nôtres, venez demain chez moi. Nous causerons. » Damoiseau coupa court : « Pardon, il ne faut pas prendre mes paroles au pied de la lettre. Ce qu'en j'ai dit, c'est par politesse et pour vous faire plaisir. Mais je suis légitimiste, mon grand-père était mousquetaire gris². »

Après le grand-père, le père. Centralien de formation, le géniteur de Zo d'Axa était un haut fonctionnaire de l'administration des Chemins de

1. Georges Clemenceau, « Brelan de mousquetaire », *Le Journal*, 26 octobre 1895 (dans ses souvenirs sur son grand-père, Michel Clemenceau apporte d'autres précisions sur la donation de lait faite par le grand-père maternel de Zo d'Axa). Durant l'encerclement de Paris par les Prussiens, Louise Michel, qui exerçait encore à cette époque des fonctions d'institutrice, conduisait sa ribambelle d'orphelins et de gosses abandonnés dans cette laiterie municipale. Une longue marche : de Montmartre à Asnières... Cela dura jusqu'en janvier 1871. La laiterie fut alors victime de tarissement : lorsque les vaches eurent mangé les dernières bottes de foin engrangées, elles furent conduites à la boucherie. Après la guerre et la Commune, Damoiseau dut vendre au rabais sa ferme qui avait été dévastée par l'ennemi.

2. À Gustave Geffroy qui l'interrogeait sur Damoiseau tout récemment disparu, Clemenceau expliquera : « C'était un survivant d'une époque lointaine, un cœur d'enfant, des yeux bleus comme ceux de M. Renan. Il s'est dépouillé de tout au profit des pauvres et, trop fier pour accepter le moindre secours, il est mort de faim. »

fer d'Orléans avant de devenir ingénieur de la Ville de Paris. À en croire Auriant, il était propriétaire de deux immeubles de la capitale, l'un rue Rochechouart, l'autre rue Bleue. Comme son fils plus tard, Charles Gallaud aimait aligner des rimes et ses descendants conservent des pièces de vers sans prétention — certaines furent imprimées — composées pour des banquets de la promotion 1854 de l'École centrale. Citons, à titre d'échantillon, cette poésie intitulée *À propos de la fermeture du dîner européen où nous nous réunissions depuis 20 ans*, qui fut déclamée au restaurant du Dîner français le 17 mars 1894 :

Nous avons malgré nous changé de restaurant,
On n'y verra d'abord rien de bien déchirant ;
Et cependant, c'était une habitude prise
Qu'on ne peut remplacer sans émoi, sans surprise

De deux nécrologies rimées récitées lors de ces banquets, l'une, datée du 29 mars 1890, rend hommage à un camarade mort le 30 décembre précédent :

Goupillat n'est plus là, comme il y a trois mois,
Plein d'entrain et c'était pour la dernière fois !
Jordan, de l'ingénieur, a décrit la carrière,
Il a mis nettement cette vie en lumière,
Et l'on peut désormais, avec autorité,
La résumer ainsi : travail et probité.

La seconde pièce évoque la mémoire de son camarade Albert Masure, qui fut une des rares victimes masculines — quatre en tout — de l'incendie du Bazar de la Charité, le 4 mai 1897. Il eût été dommage de ne pas reproduire cette poésie qui n'est même pas parfaite dans la médiocrité :

Au brouhaha joyeux d'une fête mondaine,
Se mêle, grandissante, une clameur soudaine.
C'est le feu ! sauvez-vous ! mais par où, mais comment ?
Car les flammes partout gagnent sinistrement
Des plafonds au plancher ; et cette masse humaine,
Hurlant dans la douleur et que l'effroi déchaîne,
Perd notion de tout. C'est le grand désarroi.
C'est le sauve qui peut. C'est le suprême émoi.
On luttait pour la vie, en déroute, en détresse ;
Et des hommes, des forts piétinaient la faiblesse
Des enfants et des femmes ; et, quand même, on passait.
Lors, notre cher Masure était là — et restait !
Tu restas jusqu'au bout, chère et douce victime,
Pour faire ton devoir de sauveur anonyme.
Puis, il fallut mourir, à ton tour terrassé
Sous le regard de Dieu qui t'a récompensé...

Alphonse Gallaud aura le même penchant que son père pour la poésie, mais la muse ne paiera guère davantage ses faveurs en retour.

Les premières années du futur Zo d'Axa eurent pour cadre le petit château des Plantes, à Andilly. Une peinture des années 1870 montre la famille Gallaud dans ce domaine qui appartenait à la branche Damoiseau. Quelques manuscrits datant de l'enfance d'Alphonse Gallaud ont résisté au temps, comme cette fable dédiée « À mes chers parents », *Le Cerf et la Vigne*, ou comme cette dissertation de quatre pages datée du 3 août 1878 et signée « A. Gallaud » en tête et « ACG de L » en bas de page — la dernière lettre étant à mettre sur le compte de la prétendue ascendance vers La Pérouse. Dans cette composition intitulée *Littérature / Les Vacances*, c'est un auteur de quatorze ans plein de bonnes résolutions qui s'adresse à ses parents :

Il est certain pourtant que pendant ces huit semaines de congé le temps ne pourra être employé à un jeu perpétuel mais qu'importe lors même que l'on travaillerait la journée entière le temps des classes n'en serait pas moins pour parler ainsi un enfer auprès des vacances — surtout pour un pensionnaire c'est à dire pour un pauvre prisonnier renfermé entre quatre murs dont les portes ne s'ouvrent que le dimanche. Mais enfin quand ce temps de classe est employé par l'élève à un travail sérieux, ce travail, je le présume doit avoir pour ceux qui s'y attachent un bien grand attrait. J'espère l'année prochaine, vous en dire assez pour que vous puissiez voir avec plaisir que la promesse que je vous ai faite n'est pas une vaine promesse. Je ne vous dis pas non plus que, quelque fois, rarement je l'espère, je ne ferai pas une visite à la retenue mais je crois que ce purgatoire du collègue ne me verra pas souvent ; d'abord parce que je ne l'aime pas et ensuite parce qu'y étant je ne serai pas avec vous. Je présume que ces vacances, pendant lesquelles je vais bien m'occuper vont m'aider à marcher d'un pied ferme dans une voie que vous ne pouvez que louer. Les vacances vont vite passer puis alors viendra ma 5^e année scolaire. Je crois et j'en ai pris la ferme résolution de faire cette année le plus de travail qu'il me sera possible. Ma conduite je ne vous en parlerai pas. On ne se conduit mal que quand on ne travaille pas et je travaillerai. Quant aux manières civiles, je n'espère pas en avoir au collègue des leçons mais en moi-même. En vous regardant je crois qu'au bout de peu de temps je saurai me tenir d'une façon qui ne laissera rien à désirer et je vous réponds au surplus que ce que je me propose pour l'année prochaine, j'en ai la même résolution pour les années suivantes !

Inscrit au collègue Chaptal, le jeune Alphonse y suivit des études médiocres et, selon un article nécrologique du 14 septembre 1930, quelque peu frondeuses¹ :

1. Le 2 mai 1896, un certain Quinton, domicilié 71, avenue de Villiers, ancien condisciple de Gallaud à Chaptal, qui avait reçu un exemplaire de *De Mazas à Jérusalem* — « livre si pittoresque, d'un style si aigu » — écrivait à l'auteur en lui rappelant ce souvenir de jeunesse : « Votre livre m'a bien intéressé. Il y a une curieuse nature qui s'y développe, le

Étant au collège, quand le professeur d'histoire parlait de la Révolution, il demandait la permission de sortir, ses opinions ne lui permettant pas d'entendre de pareils propos.

– Je suis henriquinquiste, disait-il.



Le cuirassier Gallaud

Un temps, l'élève Gallaud fut l'hôte d'une Institution Joséphine sur laquelle nous manquons de renseignements. On sait seulement qu'il eut Paul Signac pour condisciple¹. À dix-sept ans, le petit-fils du laitier prépara le concours d'entrée de Saint-Cyr, vraisemblablement sous l'exhortation de ses parents, et se révéla vers cette époque bon cavalier et bon escrimeur. Puis, jetant aux orties la préparation du concours, il s'engagea à dix-huit ans dans un régiment de cuirassiers : une manière comme une autre de s'affranchir du carcan familial. C'est ainsi qu'Alphonse Gallaud, en dépit d'une légende qui eut la peau dure, ne fut jamais saint-cyrien avant de devenir Zo d'Axa.

Le cuirassier Gallaud ne semble pas avoir fait le zouave sous l'uniforme, car il fut promu brigadier au bout de quelques mois. Cependant, la vie de caserne dans une ville de garnison finit par lui peser et il demanda à rejoindre le corps des Chasseurs d'Afrique. La Grande Muette ayant répondu favorablement à sa sollicitation, le brigadier Gallaud se retrouva à Laghouat, aux confins du Sahara. Dans une *feuille* du 26 août 1898, Zo d'Axa livrera ce souvenir de son temps à l'armée : « J'ai reçu, hier, la visite d'un nègre que j'avais déjà vu, en Algérie, le jour où trois sous-offrs de mon escadron le rouèrent de coups de matraque pour conquérir un sac de dattes dont il s'obstinait à réclamer le paiement. »

Ce poste en Algérie ne lui convenant pas davantage, Gallaud émit officiellement le vœu d'être envoyé au Tonkin, mais cette fois ses

chapeau sur l'oreille. Je la comprends d'autant mieux que je ne la suis pas. / Un de vos mots du début me semble résumer tout le caractère. Un quidam de la police vous demande de vous découvrir. — Pour qui ? lui répondez-vous. / Je me rappelle fort bien de l'incident Philibert de Chaptal dont vous me parliez. Vous occupiez chez Guillet un des bancs du haut de la seconde rangée près de la porte. Je vous vois encore remonter les gradins, avec vos cheveux blonds que vous aviez épais, d'un geste chic d'abandon qui m'est présent. / Je vous vois aussi très bien chez Riquier, où nous dînions, ou vous laissiez dire, je crois, que vous deviez travailler au Conservatoire, ce qui m'avait rempli d'admiration !! »

1. D'après une lettre de Fénéon à Signac du 3-4 août 1891 (citée par Joan U. Halperin, *Félix Fénéon. Art et anarchie dans le Paris fin de siècle*, Gallimard, 1991).

supérieurs rejetèrent la demande. Zo d'Axa perçait déjà sous Gallaud : ne se résolvant pas à attendre une libération qui ne serait survenue que deux ans plus tard, il déserta un jour de 1885 en enlevant la fiancée d'un capitaine. Il trouva à s'embarquer à Oran avec sa compagne et eut l'audace de traverser toute la France, alors qu'il était recherché comme déserteur. L'ex-promise du capitaine et son galant passèrent la frontière belge, ce qui ne présentait aucune difficulté, et trouvèrent refuge à Bruxelles. Ils dénichèrent un petit logement sur la place de la Duchesse, à Molenbeek-Saint-Jean. Peu de jours après son arrivée dans la capitale belge, il ne restait pour toute fortune à Gallaud qu'une centaine de francs, ce qui ne l'empêcha pas de se rendre adjudicataire d'un vieux piano mis en vente sur une place publique. Il lui en coûta quatre-vingts francs mais l'instrument permit à son amante de se distraire pendant les longues heures que lui-même allait consacrer à la quête d'une position sociale.

Tout retour au pays natal étant impossible, Gallaud devait passer plusieurs années à Bruxelles. Il y fit ses premiers pas dans le journalisme en collaborant aux *Nouvelles du jour*. Il avait rencontré Charles Bontemps, le directeur de ce quotidien libéral, à l'Exposition d'Anvers — où il s'était rendu pour chercher un emploi — et, sans dissimuler son passé de déserteur, lui avait exposé sa situation. Sensible à cette franchise, ou intéressé par la personnalité de ce Français réfugié, Bontemps lui avait confié la rédaction de correspondances de l'Exposition.

À peu près à la même époque, Gallaud collabora également à *La Bombe* de Poteau, où il casa quelques poésies. Il travailla ensuite comme secrétaire du Théâtre de l'Alcazar, puis du Théâtre de l'Éden, composant à cette occasion des chansons fantaisistes qui furent créées sur ces scènes. En 1886, il publia chez Vanbuggenhoudt, imprimeur-éditeur bruxellois dont la maison était sise rue d'Isabelle, un essai poétique de seize pages intitulé *Au galop*. C'est le seul texte paru sous le vrai nom de l'auteur — « Gallaud », sans prénom —, lequel était alors âgé de vingt-deux ans. La couverture était illustrée par un dessin signé Titz. Le poème conte l'histoire d'un jeune homme lancé *au galop* sur un cheval fougueux et courant à l'aventure. Où va-t-il ? Qu'importe. Il a une confiance immense en l'avenir et dévoile ses rêves pendant sa chevauchée :

Je m'appelle Roger, aujourd'hui j'ai vingt ans,
 Tout se révèle à moi sous des aspects charmants.
 Je veux aimer la vie, adorer l'existence ;
 Je ne crois pas au mal et niant la souffrance,
 Je ne vois en ce monde avec la volupté,
 Que le charme enivrant qui vient de la beauté.
 [...]

Je veux connaître aussi l'amour,
 Aussi je veux aimer un jour,
 Je veux rencontrer sur ma route
 Un cœur tendre et pur qui m'écoute.
 [...]
 Serai-je peintre ou bien poète ?
 Qui sait, l'avenir le dira ;
 Mais je sens germer en ma tête
 L'art divin qui me guidera.

[...]
 Car j'aurai fait deux parts de ma belle existence,
 Donnant l'une à l'amour et donnant l'autre à l'art.
 Oui, nous irons ainsi nos plus chères années,
 Sans redouter le sort, ni craindre le hasard,
 Sans envier jamais les autres destinées.
 Et puis, peut-être un jour pour combler tous mes vœux,
 La gloire, chaud frisson, enivrante fumée,
 Ardent baiser de feu, caresse bien aimée
 Réchauffera mon cœur rendu deux fois heureux.

Après quelques lignes de points, cette longue — et bien mauvaise — poésie se termine sur une antithèse de l'idéal et de la réalité :

Roger n'alla pas loin ; sa vaillante monture
 Ne put continuer sa magnifique allure ;
 On entra dans la ville au détour du sentier.
 Adieu donc poésie, adieu belle nature.
 Le cheval vint buter contre une devanture,
 Lançant avec dédain son noble cavalier
 Au comptoir d'un épicier !

En Belgique, Gallaud avait fait la connaissance de quelques compatriotes en exil. Selon un témoin de ces années, il n'avait encore rien de l'aventurier solitaire et amer qu'il deviendrait dans la dernière partie de sa vie : « Tous ceux qui ont connu Gallaud à Bruxelles à cette époque ont trouvé en lui un charmant garçon, de relations sûres, dévoué à ses amis, incapable de faire du mal à une mouche. Il les aurait bien fait rire, celui qui aurait découvert en lui l'étoffe d'un anarchiste¹. » Un de ces amis, le plus proche sans doute, et qu'il invitera quelques années plus tard à participer à l'aventure de *L'Endehors*, était alors Adolphe Tabarant, qui publiait chez Kistemaeckers son premier roman, *Virus d'amour*, fiction naturaliste sur la syphilis. Se définissant comme « socialiste libertaire,

1. E.B., « Causerie ; Zo d'Axa », *La Cocarde*, [Bruxelles], juillet 1894.

antivotard, et par conséquent antipoliticien ¹ », Tabarant sera en 1889 un des fondateurs et des principaux animateurs du Club de l'Art social et, après l'épisode de *L'Endehors*, un collaborateur de la plupart des grands titres socialistes.

L'ex-fiancée du capitaine étant promise à un autre destin, Gallaud se trouva pris dans une nouvelle aventure sentimentale : ayant séduit la fille d'un pharmacien, il dut quitter la Belgique en hâte pour échapper aux poursuites lancées par le père de sa nouvelle compagne. Il passa dans le grand-duché de Luxembourg puis, un mois durant, demeura en Suisse, où il retrouva son ami Tabarant, dont l'existence n'était pas moins chaotique. Dans un article de *L'Endehors* du 5 novembre 1891, ce dernier évoquera ce séjour en pays helvétique avec son camarade Gallaud. Lorsqu'il rédigeait ces lignes, Tabarant était sous le coup de l'indignation ressentie à la lecture d'un entrefilet signalant l'expulsion de Suisse d'un révolutionnaire :

[...] je revécus ces mois très gais, passés ensemble en ce pays de mouchards où nous chassa l'inclémente Belgique. [...] Cette Suisse où tu mijotais tes projets d'*endehorisme*, te la rappelles-tu ? [...] Nous étions seuls, dans des bois ! Et tout au plus, par haine de l'autorité, pouvions-nous narguer jusqu'à l'éclat le garde champêtre écumant, au nez duquel nous nous baignions tout nus, tranquillement impudiques, dans l'eau de torrents inaccessibles. Nous avons même mangé des serpents et, couramment, nous arrachions des arbres. Nous sondions crevasses et précipices et, incroyants du danger, de la neige jusqu'au ventre, à des altitudes de vertige, nous chassions des loups, revolver au poing, et lancions menaces et imprécations à la Société.

Gallaud se rendit ensuite en Italie : Turin, Naples, Rome, Florence reçurent successivement sa visite. De son séjour à Naples, cette anecdote que le voyageur contera lui-même dans *L'Endehors* du 21 juillet 1891 :

Il y a trois ans, je me souviens, étant à Naples au moment de la visite de l'Empereur d'Allemagne, je me promenais par la ville pavoisée avec l'ami qui signe en ce moment Brodjàga ces curieuses chroniques sur les bas-fonds des provinces méridionales italiennes. La foule grouillante roulait sur la via Toledo et débouchait comme une marée montante sur la piazza Reale, tout à coup un remous dans le public, un brouhaha de voix indistinctes et dans des bousculades folles comme l'élévation générale de toutes les têtes avec la sensation que tout ce monde se dressait sur toutes les pointes de pieds : le cortège des souverains était annoncé. Sur la chaussée déblayée par des agents de ville les cuirassiers s'avançaient en bon ordre, puis venaient immédiatement, dans une voiture traînée par quatre superbes chevaux, le roi d'Italie et à sa droite

1. Lettre à Jean Grave, avril 1922, citée dans la notice qui lui est consacrée dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier* de Jean Maïtron.

l'empereur d'Allemagne en cuirassier blanc, et c'étaient des vivats, et c'étaient des fleurs, et c'étaient des baisers comme dans tout l'aplatissement d'une race devant un homme.

J'ignore comment certaines déductions se pressèrent subitement en moi, mais à un moment donné, porté par la foule jusque devant le carosse [sic] royal, je m'élançais en avant criant à pleins poumons :

– Abbasso ! Abbasso l'imperatore !

Brodjaga, lui, s'était cramponné à la voiture et les deux souverains durent sentir son souffle sur la face quand il répéta encore :

– Abbasso ! Abbasso !

Naturellement nous fûmes cueillis presque aussitôt, plus ou moins ligotés et conduits rapidement à la Questure ; ce en quoi on nous rendit un fameux service, car je doute fort qu'il eut fait bon rester à ce moment parmi la foule napolitaine.

L'article ne précise pas plus la nature des « déductions » qui transformèrent Alphonse Gallaud en Zo d'Axa que les circonstances qui lui épargnèrent l'emprisonnement et l'expulsion du pays en qualité d'anarchiste étranger. Durant ce séjour en Italie, Gallaud vécut surtout à Rome et à Florence. En fréquentant les ateliers de la Villa Médicis, il se lia avec des peintres tels que Biséo, Montald et Vannutelli. Il lui arriva même de poser pour ces artistes qui appréciaient l'allure christique de ce Français longiligne et porteur d'une superbe barbe rousse. Son portrait par le belge Constant Montald — une huile sur toile de 92 × 62 cm — fut peint à Rome en 1889.

Ces fréquentations d'artistes permirent à Gallaud de signer, sous le pseudonyme anagrammatique de Charles d'Aulga, des critiques d'art dans *L'Italie*. Il collabora à ce journal francophone et italo-italophone durant tout le premier semestre de 1889. Comme tout critique artistique, il ne manqua pas d'exposer sa méthode au fil de ses chroniques :

Dans la critique, il ne s'agit pas de prononcer des arrêts. Il ne s'agit pas de faire parade d'érudition. Le rôle est plus modeste et consiste à rendre compte du sentiment qu'évoque une œuvre ou de l'émotion qu'elle produit. Le mot critique ne me paraît pas être le mot juste. J'aime mieux écrire humblement impression d'art.

Je regarde en poète plus qu'en critique. Je ne juge pas. Je note des sensations éprouvées et je ne peux cacher que j'ai peine à voir une œuvre amoureusement travaillée dans le recueillement de la solitude, jetée, tout à coup, dans de mauvaises conditions, à la curiosité de la foule. Pour bien comprendre un travail d'art, j'aime à le considérer dans le milieu dans lequel il a été rêvé, conçu et développé. J'aime à le considérer dans l'harmonie de l'entourage qui le complète ou qui l'explique et c'est ainsi que mon plaisir se double en voyant l'artiste à côté de l'œuvre dans l'intimité de l'atelier. C'est là, et là



Caricature parue dans Il Cicerone de juin 1889

seulement que l'on s'identifie à l'inspiration première, à l'enfantement, à la raison d'être et à la puissance de la création nouvelle.

L'atelier [de Montald à la Villa Médicis] est dans un beau désordre ! *La Lutte humaine* est le titre du tableau. C'est un enchevêtrement d'êtres qui combattent, qui se ruent les uns sur les autres, s'enlacent, roulent à terre et qui, leurs armes brisées, s'étreignent encore en se mordant. Des chevaux traversent la mêlée, ensanglantent leurs sabots sur les torsos nus des combattants terrassés, et tout cela se meut, tout cela hurle, tout cela vit d'une vie effrayante, diabolique. Cet assaut brutal personnifie la lutte fratricide des diverses classes sociales¹ !

Un samedi soir, Gallaud alias d'Aulga se retrouva avec une quarantaine d'autres invités dans l'atelier que les peintres russes Paul et Alexandre Svedomsky occupaient via Margutta. Des artistes, des écrivains, des

1. Citons encore ce passage d'une chronique sur un tableau de Coleman, *Condam-nato* : « Dans la campagne aride, un vieux cheval va mourir. Il est encore debout, mais il fléchit déjà sur ses jambes. Il est là, seul, abandonné, lèvres pendantes, l'œil terne tristement philosophe, suivant le vol des corbeaux, qui bientôt vont se repaître de sa carcasse maigre. Il y a là tout un drame. D'aucuns le trouvent comique, moi, je l'ai senti poignant. »

journalistes, de jeunes Prix de Rome, le correspondant du *Figaro*, quelques mécènes, le prince et diplomate Baratof et quelques jolies femmes de la colonie russe évoluaient ce soir-là parmi les grandes tapisseries, les meubles massifs, les trophées d'armes anciennes et un buffet pantagruéliquement approvisionné. Un tonneau de bière de Munich avait été placé sur un autel portant le buste d'une bacchante aux cheveux dénoués et à la lèvre avide. D'après le compte rendu qu'un certain A. de S. signa dans *L'Italie* (« Une bonne soirée »), on joua de la musique, Coletti, fils d'un baryton connu, chanta le *Rappelle-toi* de Donizetti, et Gallaud déclama quelques vers inédits de sa composition :

Mais le succès de la soirée a été certainement pour notre jeune collaborateur d'Aulga [...]. Avouons cependant que tout d'abord on a été un peu surpris, un peu troublé même — il y avait des dames — et le sujet que du premier mot le poète abordait était tellement brûlant ! Allait-on glisser dans un de ces précipices au bord desquels on semblait se jouer ¹ ?

Le terrain était glissant et peu sûr ; sans audace de mots, M. d'Aulga a souvent des audaces vertigineuses de pensée. Hésitant, au premier moment on se regardait les uns les autres ; mais les plus grandes violences passionnelles ont été exprimées avec une telle délicatesse de touche, on pourra déjà saisir la note par les quelques quatrains suivants :

Quand j'assemble mes vers comme des fleurs écloses,
Quand je suis la chimère aux brillantes couleurs
J'ai pour seul horizon l'alcôve où tu reposes
C'est un monde pour moi, c'est la joie et les pleurs.

Je ne suis pas de ceux qui polissent la rime
Dans quelque froid réduit, cabinet de travail,
Je ne m'inspire pas à ce triste régime,
Le bureau consacré c'est mon épouvantail.

Je veux tout simplement, pour noter mon poème,
Dans ta chambre à coucher un de tes guéridons,
Au milieu du fouillis des mille riens que j'aime
Un petit coin de table auprès de tes chiffons.

1. Les vers jugés audacieux, qui appartenaient à un poème de la série des *Intensifs* intitulé *Les Élans et les haltes*, étaient les suivants :

Dans le grand lit ton corps se révèle et se voile
Sous le drap qui te couvre à peine, comme au jeu
Coquet de rejeter ou d'appliquer la toile,
Ton beau corps souple et prompt de fraîcheur et de feu.
Avant de te coucher tu m'avais dit : viens vite,
Et tu boudais un peu de me voir hésitant,
Toi qui te souvenais que mon cœur s'irrite
Et n'admet nulle attente et te veut à l'instant
Quand je ne suis qu'à toi...

[...] Tout cela déclamé d'une voix chaude et vibrante par un jeune poète à la tête de Christ passionné. [...] M. d'Aulga est un jeune, mais l'avenir est large ouvert devant lui.

Ayant rendu sa liberté à la fille du pharmacien belge, Gallaud se mit en ménage avec la jeune Béatrice Pierina Alexandrina Salvioni, dont le père enseignait le dessin à la Villa Médicis. C'est dans cette illustre maison qu'eut lieu la rencontre entre l'Italienne et le Français. La liaison, cette fois, allait être durable : Béatrice Salvioni fut la compagne de Gallaud pendant plus de deux décennies, avant de devenir son épouse en avril 1910. Renseigné sur le tard par Tabarant, Auriant paraissait éprouver quelque délectation en rapportant ce qui n'était probablement qu'un ragot : « Zo d'Axa était furieusement jaloux, il séquestrait sa malheureuse femme à qui il interdisait d'ouvrir les fenêtres afin qu'aucun galant ne la vît et l'attachait à son lit pour l'empêcher de sortir¹. »

Une lettre que lui adressera de Barcelone, le 22 août 1898, un ami russe connu jadis en Italie et portant l'explicite nom d'Ivan Ivanoff, fournit un intéressant portrait du Gallaud de vingt-cinq ans, dans lequel est évoqué

le ressouvenir de tant de bons moments passés ensemble al « Cazzo Mi [illisible] », aux « Campi Elisei » al « Mare morti », dans la maisonnette et la vigne de Moïse, au port de Pozzuoli, chez moi à Baia, dans la « villa » de Naples, à l'atelier de Fiona, partout où nous avons semé nos calembours impossibles, affreux...

Mais ne crois pas que j'aie eu besoin de ce billet pour me souvenir de toi. Ah non ! par exemple ! Je n'ai pas besoin d'une cause extérieure ou d'un effort qui me fasse fouiller dans les recoins secrets de ma mémoire pour y retrouver la sensation de plaisir que me donnait autrefois ta conversation. Après tant d'années de silence, germe encore pour toi la même indéradicable tendresse au cœur de ton ami que d'il y a dix ans. Combien de fois ai-je parlé de toi à [illisible] ! Car c'est mon amie depuis cinq ans. L'autre, Clotilda, la napolitaine, est morte du choléra le 4 août 90. [...] Et [...] qu'est-elle [...²]

Je voudrais bien savoir si tu es encore vraiment tel comme je te décris toujours à mon amie. Il y aura eu des changements en toi. Les frôlements du monde, le fameux « recueillement » des cellules de prison, l'apaisement de l'âge auront, j'espère, éteint un peu ta hautaine et cassante allure juvénile de confiance en toi-même, allure propre aux débutants, auxquels on ne peut te compter plus, il y a belle lurette [...].

Et maintenant que nous pouvons renouer notre correspondance, dis-moi, avant tout, si tu es encore le même snob hanté par le romantique souci de

1. Auriant, « Georges Darien et *L'Escarmouche* », op. cit.

2. Cette partie de la lettre, où il était peut-être question de Béatrice Salvioni, a été déchirée.

l'extérieur comme à Naples, le même grand inquiet de la vie, le même apôtre de l'*Endehors* ; le même poète rêveur à l'esprit pressé, à l'âme frissonnante à la lueur de « l'aube prochaine » du « *symbolisme* » [sic], de la « *décadence* » et d'un tas d'autres choses aussi belles qu'utopiques¹ ?

Dans les derniers mois de 1889, à la faveur d'une mesure d'amnistie, Alphonse Gallaud revint en France au terme de plusieurs années d'un exil qui ne semble pas avoir été, grâce aux subsides paternels, matériellement insupportable.

1. Collection particulière.

Chapitre II

L'ENDEHORS

Où il sera de moins en moins question d'Alphonse Gallaud et de plus en plus de Zo d'Axa ; où l'on feuillettera la presse anarchiste contemporaine de L'Endehors, et où l'on croisera certains de ses rédacteurs.

En 1891, Alphonse Gallaud habitait au cinquième étage du 2, cité de la Mairie, à Montmartre. Il partageait ce logement avec sa compagne Béatrice, un caniche appelé Riccio et une chèvre dont le nom ne nous est pas parvenu. Ayant noué en quelques mois des relations dans l'avant-garde littéraire et artistique de la capitale, il se mit en tête de fonder un journal dont les collaborateurs pourraient s'exprimer en toute indépendance. Les documents et les témoignages manquent pour savoir quelle était exactement son idée en se lançant dans cette aventure, mais il n'était certainement pas question, dans son esprit, de créer simplement une « petite revue » de plus.

Depuis le début des années 1880, la jeunesse littéraire de la capitale s'était dotée d'un nombre assez considérable de feuilles à la périodicité irrégulière et à l'espérance de vie généralement courte. Toutes se voulaient l'expression de la littérature de demain, chargeaient leurs colonnes de manifestes tonitruants et se réclamaient d'un *isme* inédit : *Décadisme*, *Symbolisme*, *Évolutionnisme*, *Instrumentisme*, *Émotionnisme*, *Suggestivisme*, *Harmonisme*, *Sensationnisme*, *Romanisme*, *Magisme*, *Magnificisme*, *Naturisme*, etc. Gallaud visait autre chose. Déjà, il choisit le format d'un journal de grande dimension, imprimé sur trois colonnes, plutôt que celui d'une revue propice à la publication en recueil. De surcroît, il n'avait aucune révolution esthétique à annoncer. Son but, comme il l'attestera dans un chapitre de *De Mazas à Jérusalem*, était de

donner une feuille libre aux écrivains de ce temps assoiffés comme moi de parler franc, une tribune où l'on pourrait aller jusqu'au bout de sa pensée. Je voulais la première réalisation de ce groupement idéal, sans hiérarchie, sans

comparses, dans lequel l'individu, l'artiste s'épanouirait en sa personnalité toute, jalouse même de n'être point étiquetée.

Gallaud opta pour un titre évocateur, *L'Endehors* — en un mot et non en deux¹ —, et choisit pour épigraphe cette phrase non moins significative :

Celui que rien n'enrôle et qu'une impulsive nature guide seule, ce passionnel tant complexe, ce hors-la-loi, ce hors d'école, cet isolé chercheur d'au-delà ne se dessine-t-il pas dans ce mot : « Endehors » ?

La profession de foi n'était pas, à vrai dire, d'une grande originalité. Ce désir de franchise, de totale liberté, cette envie de créer un lieu de rencontre et d'épanouissement, sans loi ni chef, ce programme anarchisant étaient dans l'air du temps. Au moment même où allait paraître le premier numéro de *L'Endehors*, le 5 mai 1891, un souffle révolutionnaire semblait secouer la petite presse d'avant-garde. Ainsi les *Entretiens politiques et littéraires*, fondés en mars de l'année précédente par Francis Viel-Griffin, avec la collaboration d'Henri de Régnier et de Paul Adam, prenaient-ils, depuis l'arrivée de Bernard Lazare, une nette orientation anarchisante : ils venaient de reproduire un extrait du *Manifeste* de Marx et d'Engels et, sous la signature de Théodore Randal, un *Conte pour le 1^{er} mai* — tous textes qui rêvaient la chute de la République bourgeoise et l'avènement de la République sociale. Pour la plus grande colère de la presse nationale quotidienne, le *Mercure de France*, fondé en décembre 1889, venait de faire paraître un article particulièrement séditieux de Remy de Gourmont, intitulé *Le Joujou patriotisme*, qui s'en prenait sans ambiguïté à l'esprit militariste et revancharde de ses compatriotes et valut à son signataire, dont les supérieurs hiérarchiques avaient été alertés par un article d'Henry Fouquier dans *L'Écho de Paris*, la révocation de ses fonctions à la Bibliothèque nationale. L'enquête littéraire que menait Jules Huret dans le même *Écho de Paris* témoignait, de manière certes plus feutrée, des mêmes préoccupations. Le 22 avril, au cours d'un petit voyage en voiture à cheval, Octave Mirbeau avait déclaré à l'enquêteur que le roman deviendrait « socialiste » :

L'évolution des idées le veut ; c'est fatal, hue ! hue ! L'esprit de révolte fait des progrès et je m'étonne, hue ! que les misérables ne brûlent pas plus souvent la cervelle aux millionnaires qu'ils rencontrent... hue ! Oui, tout changera en même temps, la littérature, l'art, l'éducation, tout, après le chambardement

1. Contrairement à ce qu'on peut lire parfois. « Le titre du journal de Zo d'Axa était : l'Endehors, sans blanc ni trait d'union, — de parti pris », expliquera Fénéon à Jean Paulhan dans une lettre du 6 mai 1943 (communiquée par Claire Paulhan).

général... hue ! hue ! donc ! que j'attends cette année, l'année prochaine, dans cinq ans mais qui viendra... hue ! hue ! j'en suis sûr ¹ !

En fait, jusqu'à la grande répression de 1894, presque toutes les revues d'avant-garde allaient flirter avec la « vierge rouge » (ou noire). Dès 1882, la *Nouvelle Rive gauche* de Léo Trézenik et Georges Rall, future *Lutèce* — que les historiens de la littérature considèrent comme le premier organe symboliste —, avait voulu, en se coiffant d'un tel titre, indiquer sans ambages son orientation politique. Dans le premier numéro, daté du 9 novembre 1882, Rall avait expliqué que le périodique se plaçait dans le sillage d'une *Rive gauche* de 1864, laquelle, sous la houlette de personnalités comme Rogeard, Flourens, Cladel, Longuet, Quinet, Clemenceau, Vacquerie et autres mauvais esprits, s'était opposée à l'Empire.

En 1886, *Le Décadent* avait ouvert ses colonnes à un Charles Malato, dont le nom appartient aujourd'hui à l'histoire du mouvement anarchiste, et qui s'était résolument engagé deux ans plus tard, par la volonté de son directeur Anatole Baju, dans la voie du socialisme, étiquette sous laquelle ledit Baju allait se révéler un bien malheureux candidat aux élections législatives de 1889. En mars de la même année, *Le Décadent* annonçait un double format (une partie du journal devant être consacrée à la politique), un nouveau titre (*La France littéraire*) et appelait à lui « tous les jeunes écrivains désireux de voir la Révolution suivre son cours normal ² ». Si Baju renonça finalement, le mois suivant — évidemment « à la demande d'un grand nombre de nos abonnés » —, à la partie politique de son périodique, il mit tout de même à son sommaire quelques articles socialistes bon teint qui contribuèrent à la disparition de son *Décadent* au bout de quelques mois. Baju ne devait pas renoncer pour autant, car il publia en 1895 une plaquette intitulée *Principes du Socialisme*, après avoir affirmé trois ans plus tôt qu'il existait bien, parmi les écoles littéraires dont il établissait la liste (Symbolistes, Décadents, Instrumentistes, Romans, Magiques, Magnifiques, etc.), une école socialiste dont les poètes les plus en vue s'appelaient Guesde, Deville, Lafargue, Rouanet, Allemane, Brousse, Fournière, etc. ³ ! Tailhade avait beau dire « Baju dit jé, ji, jo, ju », la position du directeur du *Décadent* était celle que défendront, quelques années plus tard, de nombreux animateurs de revues. Car que disait cet Anatole en expliquant qui étaient les Décadents ?

La plupart d'entre eux, niant la théorie de l'Art pour l'Art n'admettent que celle de l'Art social. Ils n'ont envisagé la littérature que comme un moyen

1. *Enquête sur l'évolution littéraire* (réédition José Corti, 1999).

2. « À la jeunesse socialiste », *Le Décadent* du 15 mars 1889.

3. *L'Anarchie littéraire*, Vanier, 1892.

et jamais comme un but. Le but c'est l'éducation complète de l'homme et l'amélioration de la vie sociale. Ils ont voulu faire servir l'art littéraire à ces fins de la nature ; ils ont voulu que le livre au lieu d'être un instrument de corruption et de ramollissement cérébral devînt un auxiliaire de la Révolution, une œuvre d'affranchissement intellectuel¹.

Cette notion d'art social, essentielle et première, si elle ne caractérisa guère — n'en déplût à Baju — la production décadente, permet d'expliquer ce que fut l'évolution de la jeunesse littéraire à partir de 1892. Après une période au cours de laquelle fut glorifié le poète-roi et conseillé le retrait dans la tour d'ivoire, les « Jeunes » se jetèrent dans la bataille de l'art social. Une revue portant ce titre vit même le jour en novembre 1891 : pilotée par Gabriel de La Salle, elle regroupa Paul-Napoléon Roinard, Charles Malato, Alexandre Zévaès, Eugène Pottier et quelques autres. Dans son article programmatique, elle se déclarait une « Revue d'art libre et indépendant, sans chefs ni pontifes » et se prétendait ouverte « à tous ceux qui, las de toujours fourbir l'épée sans combattre, auront le courage de mettre leur vaillance et leur talent au service de l'idée socialiste ».

En fait, à cette époque, toutes les revues de la jeunesse littéraire furent, à de rares exceptions près, plus ou moins anarchistes. Un rapport d'indicateur prévenait le préfet de police du danger que représentait cette tendance :

Ce n'est point parmi la classe ouvrière qu'il faut aller chercher les nouveaux anarchistes mais parmi la classe des jeunes lettrés et même celle des lettrés d'âge mûr : M. Octave Mirbeau étant un plus dangereux anarchiste dans ses articles que le Père Peinard lui-même !... Messieurs Paul Adam, Georges Darrien [sic] et consorts, plus de 20 qu'on pourrait nommer, sont devenus des anarchistes littéraires autrement sérieux que tous les anti-patriotes de Saint-Denis réunis à ceux de Clichy. Les revues littéraires, les livres publiés sont remplis de développements de l'idée anarchiste, développements qui porteront leurs fruits dans quelques années. La classe ouvrière a peu mordu à l'anarchie jusqu'ici parce qu'elle ne comprenait pas et que ce qui lui était présenté comme anarchie lui faisait peur ; mais en laissant l'idée s'élaborer, se dégager des oripeaux rouges dont l'ont affublée les anarchistes d'hier on verra la classe ouvrière venir à l'anarchie de demain parce qu'elle lui sera présentée par la jeunesse bourgeoise².

De fait, *La Société nouvelle*, *La Plume*, les *Essais d'Art libre*, *La Revue blanche*, les *Entretiens politiques et littéraires*, le *Mercure de France*, *Vendémiaire*, *L'Aurore parisienne illustrée*, *La Revue rouge*, *L'Art social*, *La Revue*

1. « Orientation », *Le Décadent*, 15 mars 1889.

2. Archives de la Préfecture de police de Paris, B/A 77, rapport du 5 novembre 1891.

anarchiste (qui deviendra *La Revue libertaire*), *Le Courrier social illustré*, *L'Escarmouche* et quelques autres périodiques furent tous anarchisants. Tous, même *L'Art et la vie*, revue menée par Maurice Pujol — plus tard initiateur de l'Action française ! — et qui, liée au groupe de *L'Idée nouvelle*, vendait des brochures reprenant des articles parus dans la revue, comme les hardies *Réflexions sur l'anarchie* (1894) signées par Adolphe Retté.

Gabriel Randon, le futur Jehan-Rictus, verslibriste déplorable mais maître de l'alexandrin de onze et treize pieds, publia dans *La Revue anarchiste* du 15 novembre 1893 un « Il n'y a pas d'innocent » à propos des victimes du récent (7 novembre) attentat du Théâtre du Liceo, à Barcelone (une bombe, vingt morts, cinquante blessés) et, dans *L'Aurore parisienne illustrée* du 20 décembre 1895, une provocante *Élégie de la Dynamite*. Alors représentant parisien de la franco-belge *Société nouvelle*, Randon présentait ainsi sa revue :

[...] laissez-moi vous signaler une tendance socialiste et révolutionnaire que certaines revues paraissent arborer. Je citerai au hasard *l'Art social*, *l'Ermitage*, *l'Idée libre*, les *Entretiens politiques et littéraires*, la *Revue blanche*, d'autres encore. Souvenez-vous de l'intéressante enquête que *la Plume* tenta sur l'anarchie¹.

[...] Ce sera l'honneur de notre génération d'avoir voulu guider et non pas détourner de son but l'élan des masses populaires ruées à l'assaut du bonheur ; élan légitime s'il en fut et que nulle force ne maîtrisera désormais. C'est peut-être en observant cette passion de sacrifice qui nous brûle, ce besoin de dévouement et d'action qui nous possède jusqu'au délire, que nos aînés, les parnassiens, ont acquis l'animosité secrète qu'ils nous témoignent. [...]

Aussi, sommes-nous un peu leur remords. Au déclin de leur existence, nous surgissons et nous leur demandons : Qu'avez vous fait pour les malades, les aveugles, les sourds, les naïfs ? [...] Notre tâche à nous c'est de gravir le calvaire. Notre désir est de nous ériger en bannières d'amour et de nous consumer en torches de vengeance. Qu'ils soient bénis, nos anciens, ils nous ont laissé la part la plus belle, celle des martyrs ! Beaucoup d'entre nous ont compris leur rôle.

Il en est peu de claustrés volontaires aux thébaïdes, aux cloîtres, aux tours d'ivoire. Ceux qui par paresse, par égoïsme ou par crainte, s'associeront à la goitreuse omnipotence des riches actuels seront vite tenus en mépris. L'heure est sonnée de la croisade contre les misères et les douleurs humaines. Car ceux qui resteraient neutres dans la lutte engagée se feraient complices des vastes hécatombes de pauvres qui s'opèrent d'un bout de la terre à l'autre.

C'est pitié qu'un ordre de choses qui permet de telles iniquités dure seulement une heure. Comment ne songez-vous pas à la révolte, au spectacle d'une

1. Livraison du 1^{er} septembre 1892.

humanité que déciment les privations, les accidents, les maladies, la débauche et l'ivrognerie, seul remède trouvé pour engourdir ses souffrances¹ ?

Parallèlement à ces petites revues littéraires plus ou moins fortement teintées d'anarchie existait évidemment une presse proprement anarchiste. En 1891, quand naquit *L'Endehors* de Zo d'Axa, mis à part quelques feuilles éphémères comme *L'Anarchie*, *Le Rothschild*, *L'Antipatriote*, *Le Faubourg*, *L'Indépendant*, *Le Pétard*, *La Tribune libre*, mis à part aussi quelques canards corporatistes tels que *Le Riflard*, *Le Pot à colle* et *Le Cri typographique*, paraissaient trois journaux authentiquement et pleinement anarchistes : *L'Insurgé*, né en 1887, à la périodicité floue et peu diffusé, *Le Père Peinard* et *La Révolte*.

Le Père Peinard, qui avait été créé en février 1889, publiait « pour deux ronds » les « réflexes d'un gniaff ». Comme le prétendait une réclame,

Eh foutre, c'est pas du pognon mal dépensé.

Le vieux gniaff n'est pas un journaliste ordinaire : il n'a pas frio aux chasses et ne mâche pas leurs vérités aux gouvernants et aux capitalos. Pour astiquer les fesses à tous les jean-foutre, il n'est jamais en retard : il cogne dessus, aussi ferme que s'il battait la semelle.

Le numéro du caneton a huit grandes pages ; il y a sept pages de tartines et à la dernière un bon fieu y pose un dessin bath aux pommes².

Le « gniaff journaliste » qui rédigeait en chef *Le Père Peinard* avait pour nom Émile Pouget. Né le 12 octobre 1860 dans l'Aveyron, il avait été un des promoteurs du Syndicat des employés des grands magasins. Le 9 mars 1883, il avait participé au meeting de chômeurs qui s'était réuni sur l'esplanade des Invalides à l'appel de la Chambre syndicale des menuisiers. Dispersée par la police, la manifestation avait formé deux cortèges, dont l'un s'était dirigé vers le boulevard Saint-Germain, où des bandes de contestataires porteurs de drapeaux noirs avaient pillé trois boulangeries. Pouget avait été arrêté place Maubert, alors qu'il défendait Louise Michel contre une charge de la police. Sous l'inculpation de pillage à main armée et de propagande antimilitariste — des centaines d'exemplaires d'une brochure intitulée *À bas l'armée* ayant été trouvés chez lui —, Pouget avait été condamné à huit années de prison, et la glorieuse Louise à une peine de six années. Le procureur général de leur procès était Jules Quesnay de Beaurepaire, un nom qui reviendra dans ce récit. Pouget et Louise Michel avaient été graciés en janvier 1886 à la suite d'une campagne menée par Henri Rochefort. Après avoir lancé en 1888 un anarchiste et

1. *Le Courrier français* du 30 octobre 1892.

2. Réclame régulièrement publiée dans *Le Père Peinard*. On la trouve aussi dans les almanachs du journal (*L'Almanach du Père Peinard 1894-1896-1897-1898-1899* a été réédité en un volume aux Éditions Papyrus en 1984).

Les Hommes du jour

Dessin de A. Delannoy

Texte de Flax



Emile **POUGET**

N° 27
10 Centimes
Le gérant, maître des requêtes
MAUJAN

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
3, Rue des Grands-Augustins, 3 — PARIS (6^e)
Administrateur: **HENRI FABRE**

Abonnements
EN SE. 6.
PAR BILLETS 7.50
TOUTES MANÈRES 6.

bimensuel *Ça ira*, qui n'avait duré que huit mois, Pouget avait fondé en février de l'année suivante ce *Père Peinard* sur lequel les poursuites judiciaires allaient faire tomber dru amendes et peines de prison, obligeant son directeur et ses gérants successifs à des séjours réguliers à Sainte-Pélagie. Pouget était le principal rédacteur de son *Père Peinard*¹, mais de « bons fieus » — Luce, Ibels, Pissarro et quelques autres — y signèrent en dernière page des dessins « baths aux pommes », et des collaborateurs bénévoles vinrent de temps à autre poser « quelques tartines » (dans la langue du journal). Ainsi Félix Fénéon, qui y donna d'assez époustouflantes critiques.

Quant à *La Révolte*, l'autre grand journal anarchiste, il avait été fondé en Suisse en 1879 par Kropotkine sous un titre choc : *Le Révolté*. En 1883, sa direction avait été assurée par le Français Jean Grave, lequel, cordonnier de son état, avait pour l'occasion appris le métier de typographe. Revenu en France en 1885, il y avait poursuivi la publication du journal. En septembre 1887, pour tenter d'échapper à la lourde amende que lui valait une loterie non autorisée, *Le Révolté* était devenu *La Révolte*. Deux mois plus tard, Grave avait adjoint à son périodique un supplément littéraire bimensuel (devenu hebdomadaire en août 1890) : pour remplir

1. Christian de Goustine, *Pouget, les matins noirs du syndicalisme*, Éditions de la Tête de feuille, 1972.

les pages de ce supplément, il sollicitait d'écrivains célèbres la reproduction gratuite de textes — chroniques, contes, extraits de romans — parus dans la grande presse.

Tel était le contexte journalistique « anarchisant » dans lequel *L'Endehors* de Zo d'Axa fit son apparition.

*
* *

Comment Gallaud avait-il trouvé les finances nécessaires pour fonder son journal ? Fut-ce son père qui, « fâché de le voir inactif, lui avait avancé des fonds pour éditer son hebdomadaire », comme le prétendra Auriant ? À moins que le jeune fondateur de *L'Endehors* ait disposé personnellement de la somme suffisante, comme l'indiquent d'autres témoignages. Il avait en effet la réputation d'être

presque un capitaliste. Sans compter ce qu'on appelle « des espérances ». Il est actuellement déjà un rentier. Petit rentier, mais à l'abri du besoin. Son parrain, mort en 1888, doyen des notaires de Paris, lui a laissé cent mille francs en un titre de rente viagère sur l'État. (Il connaissait bien son filleul ¹ !)

Gallaud établit les locaux de son journal dans un sous-sol du 12 de la rue Bochart-de-Saron, une voie du neuvième arrondissement donnant sur le boulevard Rochechouart. Dans cette maison qui jouxtait le commissariat du quartier, les « bureaux » de *L'Endehors* consistaient en une vaste pièce contenant une immense table en vieux chêne, des bancs à dossier et des banquettes disposées contre la paroi ; au mur, des épées et des affiches ; dans un coin, un orgue sur lequel la compagne du directeur venait parfois exercer ses talents. La petite équipe de rédaction que Gallaud avait constituée se réunissait à l'heure de l'absinthe, tandis que la musique de Béatrice Salvioni résonnait sous les voûtes. Gallaud devenu Zo d'Axa semble avoir été un directeur exigeant, qui « poussait les scrupules à tel point qu'il en devenait, disons le mot, fatigant » :

Le bon Louis Matha, qui, avant d'administrer *Le Journal du Peuple* de Sébastien Faure, puis *Le Libertaire*, fut gérant de d'Axa, à *L'En-Dehors*, aimait à me raconter comment le terrible polémiste accourait, à deux heures du matin, à l'imprimerie, faisait remonter les formes, bouleversait tout, pour changer un mot, modifier une expression, supprimer une répétition. Il était

1. E.B., « Causerie ; Zo d'Axa », art. cit. Étienne Charles, dans le lyonnais *Salut public* du 10 mai 1898, évoque de même « M. Gallaud, dit Zo d'Axa, jeune "libertaire" que l'on dit riche », et Flor O'Squarr, dans *Les Coulisses de l'anarchie*, présente le fondateur de *L'Endehors* comme un « rentier issu de braves bourgeois bourgeoisants ».

la terreur des typos. Et, son numéro paru, il entra dans de folles colères, parce qu'on avait négligé une virgule¹.

Le 5 mai 1891 parut le premier numéro de *L'Endehors*, journal de combat qui lançait ses « cris » une fois par semaine : telle était la précision indiquée sous le titre. Vendu dix centimes, il était tiré — tout au moins à ses débuts — à environ six mille exemplaires, chiffre relativement élevé pour une telle publication. *L'Endehors* était diffusé le jeudi, puis, à partir de décembre 1891, le dimanche. Les premiers numéros furent débités sur les boulevards par quelques-uns des rédacteurs eux-mêmes, transformés pour l'occasion en camelots : un mode de diffusion original qui fit quelque publicité au petit hebdomadaire libertaire nouveau-né.

Journal de quatre pages non illustré, à la pagination dite « américaine » (la quatrième page était imprimée au verso de la première), *L'Endehors* avait quatre rubriques principales à son sommaire.

Un éditorial intitulé *Premier Cri* occupait l'essentiel de la première page. Celui de la livraison inaugurale avait pour titre *Vierge enthousiasme*. Il avait le mérite de présenter la charte de la revue et d'en donner le ton :

Toute cette fumée d'encens devant Populo qui s'avance — lo qui s'avance, ne nous séduit pas plus que les cris de gras animaux des éternels apeurés, les bourgeois rétrogrades, et il ne reste, en fin de compte, qu'une morbide avidité du pouvoir.

Après l'aristocrate, le bourgeois, après le bourgeois, l'ouvrier ; mais tous, aristocrates, bourgeois, ouvriers, tous autoritaires, tous, au fond, ennemis intimes des rêveurs anarchistes que nous sommes.

Le *Premier Cri* de *L'Endehors* fut signé, du moins dans les premiers temps, presque exclusivement par un personnage inconnu du public et à l'appellation bizarre : Zo d'Axa. Le nom de plume nouvellement forgé par Gallaud, où les dernières consonnes de l'alphabet s'entrechoquent avec la première voyelle, a une nette sonorité grecque : sa « traduction » un peu approximative pourrait être « Celui qui vit en faisant du bruit² ». Un pseudonyme ronflant, bien dans le ton de ceux choisis par quelques hommes de lettres du temps : Léo Taxil, Louis-Pilate de Brinn³ Gaubast, Alcanter de Brahm, Léo Pillard d'Arkai. Gallaud suivait-il là une mode littéraire ou avait-il une raison plus personnelle d'opter pour un cryptonyme ? Car phonétiquement, son patronyme résonnait comme celui de ce Gallo — prénommé Charles comme le père de Zo d'Axa —,

1. Victor Méric, *Coulisses et tréteaux. À travers la jungle politique et littéraire*, deuxième série (Valois, 1931).

2. Quelques années plus tard se fera connaître un artiste qui s'appelait réellement Zo : le peintre et illustrateur Henri A. Zo (fils du peintre Achille Zo), né en 1873 à Bayonne et mort en 1933. Il exposa au Salon des artistes français à partir de 1895.

N° d'édition : L.01ELJN000540.N001
Dépôt légal : avril 2013